



Plusieurs noms des personnes parmi les 119 contenus dans les listes de la sinistre "Opération Colombo", sont ceux de mes amis et camarades de l'époque. Y figurent aussi ceux de certaines personnes que j'ai croisées ou à peine aperçues dans des lieux de détention. Et celui de mon frère **Luis Jaime Palominos**, disparu de "Villa Grimaldi" le 24 décembre 1974. C'est à travers son histoire que j'aimerais évoquer ici ce soir tous nos disparus.

La fratrie est une ressource transversale dans la famille. Je l'ai expérimentée avec mon frère, d'un an mon aîné. Nous avons partagé les grandes joies et tristesses de l'enfance, l'amitié et les bêtises, les aventures et les amours, jusqu'aux grandes passions qui à l'adolescence nous ont conduit à bâtir nos idéaux. Pour avoir grandi dans la connivence et la complémentarité, dans l'admiration et la quête d'identification mutuelle, lorsque sa disparition nous a séparés, à 23 et 22 ans, nous étions source et force d'une fraternité profonde, d'une loyauté à toute épreuve, alter ego l'un de l'autre.

Précocement, Luis Jaime s'est découvert une grande passion, la musique. À six ans il s'est intéressé à l'accordéon que papa malmenait en essayant de lui arracher des sons. Malgré l'interdiction et sa difficulté à le porter, il a très vite appris à jouer tout un répertoire de mélodies connues. C'est ainsi qu'il est devenu l'artiste de la famille et la fierté des parents. À huit ans, il dirigeait les flûtes à bec dans la fanfare de son école et à douze ans, il se dévouait entièrement à la musique lorsque, réussissant des auditions en cor et fagot, il entrait au Conservatoire National de Santiago. Son choix s'est porté sur le cor.

Sans doute cette sensibilité initiale, affinée par sa formation, lui a donné cette manière si riche et personnelle d'écouter la vie et de s'observer en elle. Son oreille absolue comme un langage intérieur déchiffrait jusqu'à la musique de la nature et lui permettait d'imaginer à la fois sa partition et celle de autres, d'anticiper les effets individuels et collectifs, d'apprécier les silences, de pressentir les soupirs.

Dans les relations humaines, Luis Jaime savait être convainquant et tolérant, unificateur et polémique. Avec le recul et les expériences vécues, je ne fais pas l'éloge de ses positionnements mais je conserve le souvenir admiratif de sa manière d'orchestrer des analyses et des conjectures complexes sur notre réalité sociale et de poser des hypothèses sur le devenir de notre pays dans cette période où tous les rêves avaient une place dans une partie grandissante de notre société.

Son raisonnement politique ouvrant à mes yeux des perspectives nouvelles, originales, insoupçonnées, a été une alléchante invitation au voyage, à ce grand mouvement social qui s'amorçait quand nous étions à peine adolescents. Il croyait dans la justesse de ses idées et dans sa capacité de conviction puisque grâce à lui, d'autres jeunes ont rejoint les files du MIR, désireux de contribuer à la construction du socialisme au Chili.

En fait, cet idéal nous avait été transmis par notre père, un actif militant des trois premières campagnes présidentielles de Salvador Allende. Durant celle de 1964, nous nous étions fortement identifiés aux idées politiques de nos parents et avec les chansons de la guerre civile espagnole nous avions appris à chanter la rébellion et l'espérance.

Dans les années suivantes, l'influence de la révolution cubaine et du "Che" nous ont acheminé vers les positions du jeune MIR. Lorsque, durant l'été 1970, Allende a été choisi une fois de plus comme candidat de la gauche à l'élection qui approchait, papa proclamait à tout vent "la última es la vencida" (la dernière c'est la bonne) et ses enfants y croyaient aussi. Mais papa ne fêterait pas son triomphe. Pour son activisme syndical lors d'une grève prolongée dans l'entreprise d'état où il travaillait, il avait été licencié. Dans ses tentatives de reconversion professionnelle, une cascade de revers l'a conduit à la mort peu avant ses cinquante ans. Pendant notre deuil nous avons été propulsés vers l'âge adulte mais la fin de la scolarité secondaire nous a exemptés des obligations qu'ont assumées nos frères aînés.

Le contexte du moment a imposé un rythme vertigineux et les gens engagés s'activaient tant et plus craignant peut être que la moindre inattention ne les laisse en marge du défi immense que représentait la victoire de la gauche. Avec notre jeunesse impétueuse, nous en faisons

autant. Luis Jaime réalisait déjà des tâches d'une certaine envergure dans le parti et j'intensifiais ma propre activité. Un jour les jumelles de ma classe m'ont avertie effrayées qu'il participait dans l'occupation de l'usine de leur père. Il fréquente des "extrémistes" m'ont-elles dit, me conseillant de prévenir ma famille sur ses "mauvaises fréquentations".

Si pour les partisans de l'UP la victoire d'Allende a rendu "la voie chilienne au socialisme" encore plus crédible, pour nous elle a signifié le début d'une situation révolutionnaire. Luis Jaime était devenu permanent du parti, sans abandonner pour autant ses études. Peut être savait-il qu'il puisait dans la musique l'harmonie et fougue de sa personnalité séductrice et créative. Alors qu'il aimait tellement communiquer, il s'est retrouvé dans les unités opératives du MIR et a fait un premier voyage d'instruction à Cuba.

L'année suivante on ne s'est pas beaucoup vu. J'avais quitté la maison familiale, abandonné les études et intégré une base syndicale. Lorsqu'il m'a rendu visite à un moment où, victime d'une échauffourée, je me trouvais alitée, il revenait à nouveau de Cuba. De ce dernier voyage, il apportait quelques disques et partitions qu'il avait pu se procurer ici et là. En plus de l'exemple, la voie à suivre, Cuba était pour lui un haut lieu de la musique.

Peu après, il est venu habiter dans l'appartement que j'avais pris en collocation avec un américain, et mon compagnon. Luis Jaime n'arrivait pas à subvenir à ses besoins. Ayant trouvé un emploi, j'ai été ravie de récréer notre tandem de toujours et d'assumer une partie de ses dépenses. C'est là que nous a surpris le coup d'état. Ce matin-là, nous nous sommes séparés inquiets mais accrochés au désir de nous retrouver le soir tous les quatre réunis, comme cela avait été le cas lors de la tentative de putsch trois mois auparavant.

Hélas, il n'en serait pas ainsi ! Deux jours après, j'étais arrêtée. Ronny quittait le pays alors que deux de ses amis américains seraient assassinés au stade national. Mon compagnon, un Uruguayen réfugié politique au Chili, serait torturé dans ce même stade et expulsé du pays. Luis Jaime serait poursuivi.

Dans les rares rencontres que nous avons eues lorsque j'ai été libérée, il

m'avait raconté que durant ces mois de clandestinité sans réseau d'aide ni faux papiers, il avait souffert des malaises. En janvier 1973, il avait été matraqué par la police durant une manifestation des "Commandos", l'organisation créée par les travailleurs dans les ceintures industrielles de Santiago. Il était resté un mois hospitalisé suite à un coma. Et depuis le coup d'état, il n'avait plus eu les médicaments indispensables pour éviter les syncopes, séquelles de sa lésion cérébrale. J'avais essayé de le convaincre de quitter le pays. Il aurait été autorisé mais ne voulait pas le faire puisqu'il avait une formation très spécialisée dans le parti et qu'à ce moment-là personne ne pouvait prendre sa relève. Alors il essayait de dédramatiser. Un jour il s'était évanoui en traversant une avenue et les passants lui avaient porté secours. Il s'était remis assez vite, disait-il, mais il avait eu un mal fou à se débarrasser du policier qui gentiment s'obstinait à l'accompagner chez lui.

Un jour de décembre 1974, nous nous sommes retrouvés dans le centre de torture, Villa Grimaldi. Notre filiation a été révélée le lendemain de son arrestation. Quand on m'a conduit pour le voir, j'ai compris qu'il avait été torturé des heures durant. Ensuite j'ai été torturée devant lui. Le lendemain, l'un des officiers qui conduisait son interrogatoire a hurlé qu'on m'amène et qu'on me coupe une jambe. Le soir du même jour un gardien est venu me chercher. Une fois dans la cour il a dit : "voici ta sœur, tu peux t'assurer par toi-même qu'elle est toute entière !!!". Nous avons pu parler cinq minutes et cela s'est reproduit encore une autre fois devant les toilettes. Les jours suivants je guettais son passage à travers les rayures des vitres de la fenêtre. Ainsi, je l'ai vu monter dans une camionnette avec un groupe de prisonniers le 24 décembre. Avec les autres femmes qui se trouvaient avec moi, on a beaucoup questionné au sujet de leur destination. Un gardien nous a dit que ces gens partaient à "Cuatro Alamos", un lieu intermédiaire entre le centre de tortures et le camp de détenus. Lorsque j'y ai été transférée moi-même, j'ai su que mon frère ni les autres n'avaient jamais été amenés là.

Plusieurs mois après, dans ce même pavillon, j'ai posé la question sur le sort de mon frère à l'officier de la DINA, Miguel Krasnoff Marchenko, directement responsable de ma détention et l'un de ceux qui avaient ordonné de nous torturer Luis Jaime et moi. "Est-ce que vous êtes en train d'insinuer que la DINA tue les détenus?", m'a-t-il répondu très offusqué. Puis, il a ajouté que lorsque ceux-ci quittaient leurs locaux, ils

n'étaient plus de leur ressort. Il a encore dit qu'il savait que certains d'entre eux étaient incarcérés dans des wagons de trains abandonnés dans le désert.

Début juin 1975, dans les préparatifs de la visite d'une commission internationale sur les lieux de détention, les militaires avaient transféré les femmes détenues de "Tres Alamos" à un centre de vacances à soixante kilomètres de Santiago. Nous étions là, plus d'une centaine de femmes, lorsque la dictature a mis en scène la sinistre et perverse transfiguration de la vérité par rapport aux disparus. La nouvelle fut transmise à la radio avant sa publication dans la presse écrite. La majorité des noms correspondait aux membres directs de nos familles et à nos camarades disparus. Toutes les détenues qui se trouvaient là pouvaient témoigner de la détention de l'un ou de plusieurs d'entre eux.

Dès les premiers temps, d'incessantes recherches sur cette réalité des faits étaient insaisissables pour les familles. Maintes fois, je m'étais répété que rien ni personne ne pourrait anéantir mon espoir de retrouver mon frère vivant. Parce que cesser de croire équivaldrait à l'abandonner, mon espoir s'est transformé en une conviction intemporelle et secrète que j'ai conservée dans la forteresse de mon être intime. De la joie et de l'optimisme que nous nous insufflions aux temps de tumultueuses inquiétudes, était née notre irréductible confiance dans notre capacité à nous sortir des afflictions et des impasses. J'ai donc scotomisé de ma conscience le souvenir du sinistre montage avec lequel la dictature avait prétendu "régler" la question des disparus.

Les familles ne pouvaient pas réaliser un deuil sans savoir comment étaient morts leurs êtres chers, qu'était-il advenu de leurs corps ? Elles ne pouvaient commencer un deuil sans les rituels des adieux qui rendent possible d'assumer la mort. Mais pour ceux qui en plus avaient partagé la prison et la torture, la question qui se pose toujours est celle de notre culpabilité de survivants.

Je voudrais que ma mémoire soit indéfectible dans le souvenir de tous nos morts et disparus, de tous ceux qui sont morts pour un idéal commun, celui d'un monde meilleur. Mon désir qu'ils vivent toujours dans nos cœurs se nourrit et se niche dans la validité de ce rêve partagé.

**Eva Palominos**